

naissance de l'école parnassienne n'est point un événement remarqué. L'apparition du réalisme (ou ensuite naturalisme) n'étonne personne en un pays où l'on nous a devancés, où la poésie même est réaliste, où l'on contemple déjà les vivantes images de Gogol, de Gontcharov, de Tourguéniev, de Dostoïevsky, de Tolstoï. De tous les écrivains russes, le plus « occidental » sera Tourguéniev, le voyageur des villes d'eaux allemandes, le Parisien, l'ami de Flaubert, de « la femme Sand » et des Goncourt, le protecteur du jeune Zola. Mais on lui reproche amèrement ses amitiés, ses préférences. Dostoïevsky fit effort pour mépriser l'aristocrate de Baden-Baden.

Tolstoï fut un des hommes les plus instruits de son époque. Tandis que Tourguéniev se livrait à ses amis, Tolstoï explorait profondément notre littérature pour son profit personnel. Je dis « pour son profit » car il ne songeait guère à propager parmi les siens le goût des lettres occidentales. Avant même que Stendhal fût à la mode, Tolstoï l'admira et peut-être l'aima; cette circonstance n'a été signalée que tout récemment (par Léonide Grossman, en 1916). L'auteur de *la Guerre et la Paix* doit quelque chose à celui de *la Chartreuse de Parme*.

Mais ce sont là des faits individuels. La société russe poursuit une évolution que ni nos philosophes, ni nos artistes ne peuvent accélérer. L'époque de Pisarev (1841-1868), du poète Nékrassov (1821-1877), du publiciste Tchernychevsky (1828-1889), d'Alexandre Herzen, de Saltykov-Chtchédrine, le grand satirique, des « populaires » Nikhailovsky et Ouspensky, demande aux matérialistes allemands, philosophes, biologistes ou socialistes, des directives dont elle éprouve le besoin. Mieux encore : cette époque travaille à reconnaître, à manifester l'âme ignorée du peuple russe, des hommes humbles mais forts qui portent les traditions anciennes et édifient inconsciemment une nouvelle Russie. Jusqu'à l'avènement de Nicolas II, l'influence de l'art français est donc réduite à sa plus simple expression.

Il serait exagéré de dire qu'on nous ignore. Peut-être même nous connaît-on plus largement. L'intelligence russe est infatigable ; elle ne cesse d'acquiescer des renseignements sur l'évolution occidentale. Mais on sent qu'elle se passerait bien de nous étudier, que ses véritables intérêts sont ailleurs. C'est, pour toute la Russie, une époque de recueillement, de préparation politique, de sacrifices à la Révolution que l'on juge désormais inévitable. Les vieilles gens qui survivent et qui ont « vécu » les idées d'alors conservent cet état d'esprit. Et, parmi les aristocrates dépossédés, l'on a vu des sexagénaires accepter de très grand cœur les bouleversements de 1917, tandis que les intellectuels de la « décadence » en maudissaient les résultats immédiats.

**

Vers 1890, le renouveau de la pensée russe coïncide avec une reprise d'intérêt en faveur des lettres françaises. Tandis que les universitaires exercent la critique sur Taine et Renan, le grand public, (il y a maintenant, en Russie, un grand et même un gros public.) découvre et « dévore » Zola. On s'en lassera sans doute, car il faudrait choisir dans *l'Histoire des Rougon-Macquart*, et ce choix n'est pas encore indiqué, même en France. On s'en lassera, parce que la Russie, stimulée, déconcertée, attendrie, profondément troublée par les leçons de Tolstoï et de Dostoïevsky, par les commentaires de Vladimir Soloviev, veut échapper au désespoir matérialiste, veut sortir de cette crise que l'on a appelée « nihilisme » (doctrine spéieuse, mais que l'on a trop souvent inter-

prétée en France par des rapports de police). Elle voit, cette Russie nouvelle, l'image du nihilisme en Smerdiakov ; elle a mesuré du regard l'abîme de la négation ; elle ne veut plus que « tout soit permis ». Elle veut, tranchons le mot, redevenir ce qu'elle a, d'ailleurs, toujours été : chrétienne. Mais qu'on le sache bien : le christianisme russe n'a rien de commun avec les mômeries et les inepties qui ont déshonoré les religions établies. Ce n'est point une doctrine de chantage et d'oppression. Ce n'est point une loi d'ignorance. C'est, en esprit et en vérité, la pure loi d'amour.

L'idéologie de Zola était trop fruste pour satisfaire des esprits fort exercés dans la controverse, pour apaiser les consciences. Le succès de ce grand écrivain fut en somme, chez les Russes comme chez nous, éphémère.

En revanche, le nom de Maupassant n'a cessé de grandir en prestige. De tous les auteurs français, Maupassant est le plus populaire. Il est assez humiliant pour un Français de constater que l'on cite, par allusions, des contes oubliés, des scènes demeurées dans l'ombre, des héros inaperçus, les moindres incidents de *Bel-Ami* ou de *Notre Cœur*, comme personnages familiers, comme des souvenirs vécus : nous sommes loin de connaître l'auteur de *Boule-de-Suif* comme on l'aime en Russie. M. John Galsworthy disait, il y a peu de temps, que notre conteur « marque le point culminant du roman et de la nouvelle » ; et il ne lui donnait pour égaux que Dickens et Tourguéniev. Je ne suis pas de cet avis, car nous avons Flaubert. Mais nous voyons, une fois de plus, que l'opinion anglo-saxonne accorde son jugement avec ceux de la Russie lettrée. Et, puisque Tolstoï lui-même a traduit en russe la *Chance de Françoise* et le *Prisonnier de Monaco*, c'est aussi que l'opinion russe a découvert en Maupassant d'autres qualités que celles de conteur, une valeur dont Maupassant ne songeait peut-être point à se parer, lui homme du suprême scepticisme, du dégoût, de la désespérance finale : il est moraliste parce qu'il est vrai, parce que sa vision des réalités cruelles est une protestation contre la sottise et la brutalité du monde contemporain.

L'affaire Dreyfus contribua à généraliser la notoriété des noms français parmi les Russes. Dès lors, nos romanciers, bons ou mauvais, envahissent les bibliothèques. Il n'est pas utile à cette étude d'établir une nomenclature. Quelques faits remarquables restent seuls à signaler.

Au début du siècle présent, de jeunes écrivains se manifestent en Russie. Ils forment ou croient former une école : ce sont les modernes, ce sont les « symbolistes » comme dit Ellis, ce sont aussi les « décadents ». Les tempéraments diffèrent bien entendu : de Léonide Andréiev à Alexis Tolstoï, de Brussov à Biély. Comme toujours dans les jeunes écoles, les idées sont abondantes et confuses. Mais ce qui importe aux collaborateurs de *la Balance* et de *la Toison d'Or*, c'est d'inventer du nouveau « n'en fût-il plus au monde ! » L'école inaugure, en particulier, le culte de la forme qui, conduit à sa vraie limite, est basé sur la doctrine de *l'art pour l'art*, vraiment neuve en Russie. Quant aux valeurs essentielles, elles sont nombreuses dans cette école, et comportent notamment la recherche et l'expression des mystères de la vie et de la conscience.

Je crois superflu d'insister sur ce programme ; le lecteur français évoquera sans peine l'époque des derniers parnassiens et du symbolisme.

Ainsi, tout un groupe d'auteurs français qui semblait

condamné à l'oubli chez les Moscovites, et dont Tolstoï dans son *Qu'est-ce que l'art ?* s'imaginait avoir fait justice, devient un objet d'affection et d'admiration. En même temps qu'Edgar Poe et Ibsen, c'est Baudelaire, c'est Verlaine, c'est Maeterlinck, puis Verhaeren, que l'on étudie ardemment. Et avec cette promptitude, cette franchise d'enthousiasme qui la caractérise, la société russe accueille bruyamment les nouveaux maîtres ; les théâtres s'ouvrent à eux ; les traducteurs les répandent en éditions à bon marché.

Cependant, ici encore, l'esprit russe, vraiment indifférent aux renommées établies, exerce sa critique « nationale ». Ce qu'il accorde à Baudelaire et à Verlaine surtout (le plus universel, je crois, des lyriques français), il le refuse toujours à Leconte de Lisle, à Mallarmé ; quand il dit oui à Maeterlinck à Verhaeren il dit non à Laforgue, à Moréas ; et tandis qu'il a adopté Maupassant et France, il repousse Huysmans et Barrès.

Réfractaires en définitive aux charmes de Stendhal (dont on lit fort les romans, mais sans demander aux voyages et à la correspondance les lumières de cet unique génie), les Russes n'ont appris que récemment à aimer Flaubert. Mais je crois qu'ils voudront l'adorer.

Tourguéniev avait traduit *la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier*. Le prince Ourousov avait tenté de populariser le goût de Flaubert. Mais c'est à Boris Zaïtsev que revient l'honneur d'avoir reproduit le prince de nos romanciers en une forme digne de lui. Zaïtsev a accompli une œuvre de haute et pieuse intelligence, et de génie verbal, quand il a donné *la Tentation de Saint-Antoine* et *Un Cœur Simple*. Depuis, il rédige la grande édition des *Œuvres Complètes* de Flaubert.

GEORGES SOREL

Par Edouard BERTH

La mort frappe dans nos rangs à coups redoublés ; l'une après l'autre, toutes les grandes figures du socialisme français — héros de l'action ou de la pensée socialiste — disparaissent : Jaurès, à la veille de la guerre, hier encore Griffuehles et Guesde et aujourd'hui celui que Jaurès avait désigné comme « le métaphysicien du syndicalisme révolutionnaire », Georges Sorel. Métaphysicien, oui, et je ne rechercherai pas si, en employant cette expression, Jaurès n'avait pas une intention quelque peu ironique ; mais s'il est vrai que, comme Sorel l'écrivit un jour lui-même, il n'est de réalité vraiment grande que celle qui peut supporter l'épreuve du jugement souverain de la métaphysique, je ne crois pas être égaré par une piété et une gratitude intellectuelles toutes filiales en disant que cela restera en effet le gros titre de gloire de celui qu'on a appelé parfois « le solitaire de Boulogne » et à qui d'aucuns ont pu reprocher d'avoir gardé vis-à-vis de l'action une réserve trop grande au gré de leur impatience brouillonne, ne comprenant pas qu'il faut au philosophe-historien qui veut prononcer sur les événements de son temps ce que Hegel appelait « le jugement du monde », précisément le recul de la solitude et la sérénité de l'histoire impartiale elle-même. Non pas — et ce serait étrangement méconnaître l'auteur des *Réflexions sur la violence* — qu'il faille voir en lui je ne sais quel dilettante supérieur ou quel « philosophe objectif » tout plein d'une indifférence transcendante vis-à-vis de ce qu'il ob-

On le voit sans doute, par les exemples que mentionne cet article sommaire, le sort des lettres françaises en Russie ne dépend pas uniquement de la valeur intrinsèque des œuvres, de l'estime qu'elles nous inspirent, du choix que nous voudrions imposer.

Une loi constante s'exerce dans les intérêts intellectuels comme dans les affaires économiques et politiques : la loi du besoin. Les peuples ne requièrent pas du voisin ce qu'il offre, mais ce qui leur manque. De là ces inégalités d'appréciation ; cette faveur et cette défaveur qui consacrent ou rejettent successivement les ouvrages, les idées, les systèmes, les écoles, et déconcertent les prévisions.

Au demeurant, le rôle de nos lettres en Russie et dans le monde entier est assez glorieux pour satisfaire notre orgueil. Ce qui est vain, c'est d'affecter le ton de dominateurs, en tout art et en toutes choses, auquel la presse dite « patriotique » nous a accoutumés.

La pensée française a guidé, des premières, dans les temps modernes, la Russie inexpérimentée. Aujourd'hui, la poésie et la prose françaises, par des chefs-d'œuvre élus entre cent, prennent un nouvel ascendant sur l'esprit moscovite, tandis que nous-mêmes tentons vainement d'épuiser les sources intarissables de la pensée russe.

La conjoncture est heureuse : elle nous dispense de toute récrimination, elle nous protège contre une sottise présomption.

A nos frères de Russie, à nos frères de tous pays, offrons infatigablement et demandons sans fausse honte les biens que nul blocus ne peut intercepter et dont l'échange accroît le patrimoine de la famille humaine.

serve et décrit ; il n'y eut pas d'esprit plus passionné, et c'était une âme de feu ; et je garderai toujours le souvenir de ses yeux bleus qui, sous le grand front méditatif, et dans l'ardeur intense d'une pensée militante et évocatrice des grands mythes sociaux sous l'action desquels se meut l'histoire, prenaient parfois un éclat extraordinaire et inoubliable ; ce prétendu *physicien*, observateur impassible de la mécanique sociale, resta jusqu'au bout, comme il le déclara lui-même dans sa dédicace à Paul et Léona Delesalle de ses *Matériaux pour une théorie du prolétariat*, un serviteur désintéressé de la classe ouvrière, un *fidèle*, dans toute l'acception de ce mot, chez qui le *mythe révolutionnaire* tenait vraiment lieu de religion (il n'y a pas que la religion, a-t-il écrit lui-même, pour remplir les régions de notre psychologie profonde) ; et il suffisait, j'en atteste ici Paul Delesalle, qui se rappelle certainement une des dernières visites que nous lui fîmes, alors qu'il était déjà très affaibli par la maladie qui devait l'emporter, de réveiller en lui l'*espérance socialiste* pour le voir s'animer de nouveau d'une flamme sans pareille.

Métaphysicien du syndicalisme révolutionnaire, oui certes, et non pas du tout simple *homme de science*, bravant sur le mouvement social de son temps, du haut de son observatoire, une lunette impassible ; et l'on sait que, *métaphysicien*, cela veut dire, en dépit de nos positivistes et scientistes, *poète* ; et que, d'ailleurs, pour bien